

Hans Sachs, des *Maîtres Chanteurs*. L'allusion, le rapprochement a été saisi de tous, et Bruxelles, s'est remis à acclamer son bon maître d'orchestre, comme Nuremberg exalta sans doute bien souvent son poète populaire, son maître-chanteur favori.

Comme je vous le disais dans ma dernière chronique, le ténor Van Dyck est venu reprendre à la Monnaie les rôles de *Tannhaeuser* et de *Lohengrin*. Il est admirable dans tous deux. Toutefois le pathétisme, l'humanité souffrante et militante de *Tannhaeuser* permet à M. Van Dyck de nous émouvoir plus profondément encore dans ce rôle que dans celui de *Lohengrin*. *Lohengrin* est un personnage surnaturel, presque un dieu; c'est avec une sérénité fatidique, quasi-olympienne, qu'il se sépare de la curieuse Elsa; *Tannhaeuser* a les passions, les faiblesses et les révoltes de l'homme. Il nous touche donc de plus près. M. Van Dyck prête au « Chevalier au cygne » la majesté douce, la céleste sympathie, la grandeur à la fois héroïque et hiératique que comporte le personnage. Il établit avec une compréhension peu ordinaire les oppositions existant entre le providentiel protecteur d'Elsa et l'amant irrésolu de Vénus et d'Elisabeth.

Dans son interprétation de *Tannhaeuser* j'ai particulièrement été conquis par la verve hallucinante, la sorte d'enthousiasme érotique avec lesquels il a lancé ses strophes sacrilèges et ultra-païennes dans la halle de la Wartbourg; ensuite son remords, son lamento déchirant, sa sortie, trébuchant trois fois sous le poids d'une croix d'opprobre; mais surtout son « pèlerinage à Rome », un chef-d'œuvre d'interprétation où, à certains moments, le ricanement, la grimace, le sardonisme du damné, du maudit prête au récit, à la flexion même de la voix une évocation terrifiante; et encore le suprême appel à Vénus, la sinistre volupté du mauvais ange qui se plonge dans le dam éternel! C'était infiniment beau.

Depuis quelques jours est ouvert le Salon de la Société des Beaux-Arts. Quoiqu'il contienne quelques bons envois, il manque, en général, d'inédit et d'originalité. Les peintres de mérite se répètent et les apporteurs de neuf se font attendre. Quelques bons tableaux, pourtant, de MM. Walter Crane, Léon Frédéric, Courtens, Gilsoul: et des sculptures de Jef Lamheaux et Constantin Meunier. Je n'insisterai donc point sur ce magasin de toile huilée, d'autant plus qu'à Paris vous devez être excédés de peinture depuis le traditionnel vernissage du 1^{er} mai.

GEORGES ECKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

REVUES: *Pan*. — *Dekorative Kunst*. — *Die Gesellschaft*. — *Wiener Rundschau*. — *Monatsschrift für neue Litteratur und Kunst*. — *Die Romanwelt*. — Memento.

Pan vient de terminer sa troisième année et c'est la première fois que cette grande revue d'art parvient à équilibrer son budget. Pour arriver à ce résultat, on a dû faire des concessions au public, renoncer presque totalement au caractère international de la revue, restreindre les frais de fabrication. Néanmoins, la valeur artistique du recueil reste considérable. Les reproductions mécaniques et les gravures originales sont d'une technique parfaite. Il n'était pas toujours indispensable de donner telle eau-forte d'un artiste obscur qui habite Dresde ou telle lithographie d'un autre artiste obscur qui habite Hambourg (je choisis au hasard), mais, vu les tendances nationalisantes que prend la revue, on ne peut pas lui faire un reproche des encouragements qu'elle donne à la *heimische Kunst*; il faut se contenter de regarder comme des spécimens intéressants les productions, fussent-elles même des plus médiocres, qui caractérisent tel ou tel milieu artistique. Un *Lautrec* aurait évidemment donné plus de valeur à la revue, mais il paraît que le public allemand n'aime pas *Lautrec*. Cependant l'Allemagne possède assez de grands peintres et les *Böcklin*, les *Klinger*, les *Thoma*, les *Stuck*, les *Hofmann* ont assez de vigueur et d'originalité pour en marquer une revue telle que le *Pan*, de sorte qu'il faut pardonner à cette revue de manquer parfois de courage lorsqu'il s'agit d'œuvres d'artistes plus jeunes. Si l'aspect extérieur de la publication — impression typographique, disposition du blanc et du noir, répartition du texte et des gravures — ne donne prise à aucune critique, il n'en est pas de même de la partie littéraire. Que de médiocrités s'étalent en beau caractère, sur de beaux vélins, et la somptuosité du texte en fait mieux apparaître le néant! Aussi faut-il croire, et je suis tout prêt à le croire d'après les comptes rendus de livres que je fais ici-même, que les belles-lettres allemandes n'ont rien que de très médiocre à nous offrir. A peine si nous trouvons, dans ces épais fascicules, çà et là un poème ou une nouvelle dont il faille retenir le nom de l'auteur. Il n'en est pas de même des articles de critique écrits par des hommes à compétences spéciales qui nous offrent, sur toutes les branches de l'art ancien et moderne des documents copieux et intéressants. Souhaitons donc au grand *quarterly* allemand de durer le plus longtemps possible afin de continuer sa mission éducatrice: la purification du goût allemand. J'aurais voulu dire quelques mots des articles de M. Schmitz, l'un sur Stefan George,

l'autre sur les *Vêpres de l'Art* (reproduit par l'Ermitage), mais je reprendrai tout cela dans une étude sur le *Symbolisme littéraire en Allemagne*, où je parlerai aussi de la couverture que M. Melchior Lechter (dont le *Pan* reproduit des vitraux qui manquent bien de caractère) a dessiné pour *Das Jahr der Seele* de M. George.

Lorsque fut fondé le *Pan*, il y a trois ou quatre ans, il n'existait pas en Allemagne de périodique consacré à « l'art nouveau ». Depuis lors, la situation a bien changé. Des revues illustrées comme *Jugend* et *Simplicissimus*, profitant de l'acquiescement de leur aîné, se sont fondées, avec les mêmes tendances, sur des bases plus populaires. Elles ont vulgarisé les centaures de Böcklin, rendu plus accessible les nymphes de Klinger, répandu les poèmes de Richard Dehmel. Voici pour la littérature et l'art pur. Mais l'art appliqué ne devait pas rester en arrière. L'impulsion était donnée et c'est maintenant une véritable débauche de publications d'art. Si la vulgarisation devait y gagner, le bon goût n'en a guère tiré profit. L'Allemagne possède maintenant quatre revues d'art décoratif dans le genre du *Studio* et d'*Art et Décoration*. La plus importante (comme aussi la mieux faite et la plus intéressante), est certainement **Dekorative Kunst** que dirigent MM. H. Bruckmann à Munich et J. Meier-Graefe à Paris. Avec des tendances largement internationales, la revue publie des articles sur « le mouvement d'art industriel moderne dans tous les pays ». De nombreuses illustrations très soignées forment un commentaire perpétuel aux articles (et réciproquement), ce qui fait un ensemble du plus haut intérêt pour les fervents de réformes décoratives. Je relève dans les six premières livraisons : Les appareils d'éclairage modernes ; les ornements et les applications du métal ; la porcelaine de Copenhague ; la porcelaine de Meissen ; l'architecture française moderne ; l'art du vitrail ; le mobilier en Belgique ; une étude sur Lemmen, une autre sur le relieur anglais Cobden Sanderson, un numéro entier consacré à Voysey, etc.

§

Die Gesellschaft consacre son fascicule du 1^{er} mai à Maurice Maeterlinck : portrait, traduction de l'essai *Le Réveil de l'âme*, traduction de poèmes — dont celle de trois chansons particulièrement bien venues, — article de M. von Oppeln-Bronikowski. J'en extrais ce passage : « Le français de Maeterlinck est d'une espèce particulière, sans la pointe, le piquant et l'esprit de tout ce qui constitue le style français. Son style n'est pas du tout français, il manque absolument de recherche dans sa simplicité — ou peut-être est-ce là précisément de la recherche ? — il est même si simple qu'il fait

sans cesse parade de la copule *est* (au lieu du verbe) — à un point que c'en est presque de l'allemand de Schopenhauer déguisé en français. Pourquoi, en général, Maeterlinck n'écrit-il pas dans cette langue ?... » L'auteur parle ensuite d'une prétendue impossibilité à rendre certaines choses en français et continue : « Je l'ai bien remarqué dans les *Serres chaudes* de Maeterlinck ; il y a là souvent une lutte avec l'expression, un combat avec le dragon, qui, devant une pareille détresse, vous ferait volontiers écrire en marge : Mais, pour l'amour de Dieu, parlez donc l'allemand ! »

M. Oscar A. H. Schmitz publie dans la **Wiener Rundschau** (1^{er} avril) une causerie sur les *Intellectuels* qui contient quelques jolies confusions et témoigne d'un singulier manque « du sentiment des distances » : «... Aujourd'hui encore il existe à la *Source*, sur le boulevard Saint-Michel, une table des intellectuels et le si décrié Bibi-la-Purée donne toujours encore, chaque fois qu'il a touché sa rente annuelle de cent francs, un banquet à ses copains « intellectuels » (!)... Les Intellectuels vivent dans une séparation complète d'avec la société, ils ont perdu les points de contact avec la vie, le prix de la margarine ne les intéresse pas. Quelques-uns qui sont forcés de chercher leur pain quotidien dans d'obscurs réduits d'un ministère quelconque, le font sous un autre nom que connait sent à peine leurs amis les plus intimes. — On sent d'ailleurs depuis longtemps l'inconsistance de cette existence littéraire qui rayonne autour des « mardis » du *Mercredi*, où l'on se réunit dans le salon rouge-sombre, pour laver en commun le linge sale littéraire de la semaine écoulée. On soupire après l'action. On en a assez d'écrire des sonnets et des rondeaux. Maurice Barrès qui a écrit *L'homme libre*, l'évangile des intellectuels, agit depuis quelques années comme député. » (!)

Dans **Monatsschrift für neue Litteratur und Kunst** (avril), M. Arthur Elvesser, le seul critique allemand qui connaisse à fond la littérature française contemporaine, analyse avec beaucoup de finesse la vie d'Arthur Rimbaud d'après le volume de M. Berrichon. Sa caractéristique du poète mérite d'être citée : « Rimbaud est le seul lyrique français qui puisse se placer à côté du maître Verlaine, mais il est d'un bois plus dur. Ses poésies ont une divine impertinence, un cynisme naturel, une force entraînant qui pourtant ne s'expose jamais, un geste grandiose qui ne devient jamais de la pose. Lorsqu'il s'empare des sujets les plus bas, lorsqu'il représente les situations les plus audacieuses, toujours il reste poète d'une noblesse innée, artiste de plus haute circonspection. En opposition avec les symbolistes décadents il est pétri de clarté, de précision, de simplicité, il ne

nage pas dans les sensations, il ne chancelle pas parmi les symboles ; ses pensées marchent claires et fermes, la forme qu'il adore religieusement est le lien d'airain qui maîtrise leur exubérance et force leur excessivité vers l'expression la plus simple, la plus forte et la plus concrète. Sa jeunesse était une merveille de maturité et d'indépendance artistiques. Mais merveilleux plus encore fut le silence dont il s'enveloppa après ses premiers succès, l'indifférence sans feinte envers sa réputation littéraire... » — Dans la même livraison : article de M. Paul Bornstein sur Yvette Guilbert.

Die Romanwelt, feuille hebdomadaire qui publie des romans inédits aux tendances assez avancées et d'excellentes traductions (en dernier lieu *Un dilemme* de M. Huysmans) donne en supplément dans son numéro 27 une étude de M. Félix Poppenberg sur l'art décoratif moderne sous le titre bizarre : *Die Ueberwindung der guten Stube* (que je traduirais à peu près par : « Au delà de la chambre de demeure » — comme disent les Suisses). M. Poppenberg montre comment « la chambre » allemande qui était une agglomération de tous les mauvais goûts, pourra se transformer en « home » et passe en revue les principales innovations décoratives qui ont été créées en Europe depuis quelques années. Je cite le passage qu'il consacre à Melchior Lechter parce que je serais tenté de prendre le contre-pied de son opinion sur cet artiste du puffisme : « Melchior Lechter est un artiste gratifié d'un don créateur. Ses vitraux merveilleusement profonds et lumineux, également précieux par leur conception poétique et le raffinement de leur technique, peuvent faire figure à côté des plus grandes œuvres du passé et des pays étrangers. Ce n'était donc que justice de le charger d'arranger dans un Musée des Arts décoratifs une chambre qui serait l'expression et l'essence du goût artistique d'aujourd'hui.

§

Dans la **Deutsche Revue** de Stuttgart, M. Bruno Petzold imite les *Promenades et Visites* de M. Brisson. Le numéro de février relate une visite chez François Coppée, le numéro de mars une conversation avec Coquelin Cadet.

Die Zeit (30 avril) — *Dehmel et Nietzsche* par M. Gustave Kühl, à propos d'une réimpression du premier volume de vers de M. Dehmel sur laquelle je reviendrai. — Notes très documentées de M. Richard Muther sur Botticelli. — (7 mai). Réponse de M. E. Belfort Bax à l'article de M. Masaryk que j'ai analysé, sous le titre de : *Le Socialisme en tant que conception de l'Univers*.

Internationale Literaturberichte (5 mai). — M. le

professeur Machly parle de *Sardou*, M. Axel Garde de *la pensée fondamentale de l'œuvre d'Ibsen*.

Die Nation (14 mai). — Excellente analyse du volume de Georges Blondel sur *l'Essor industriel et commercial du peuple allemand*, par M. G. Gothein. — Notes très pessimistes de M. Philippson sur l'Algérie.

Die Kritik (23 avril). — Etude anonyme sur la *fin du Christianisme*.

J'ai vingt volumes que je n'ai pas encore pu lire, dont je commencerai à parler le mois prochain. J'y consacrerai les mois d'été. Je signale provisoirement le volume de M. J. H. Mackay sur Max Stirner et les *Ethische Studien* de M. Ed. de Hartmann.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

George Gissing : *Charles Dickens, a Study*, 244 pages crown 8°, 2 s. 6 d., Blackie and Son, London. — Laurence Housman : *Spikenard, a book of devotional love-poems*, 53 pages, 3 s. 6 d., Grant Richards, London. — Ernest Rhys : *Welsh Ballads and other Poems*, 177 pages, crown 8°, 3 s. 6 d., David Nutt, London. — Laurence Binyon : *Porphyry and other Poems*, 150 pages, crown 8°, 5 s., Grant Richards, London. — W. T. Horton : *A Book of Images, introduced by W. B. Yeats*, 62 pages, 8°, 2 s. 6 d., The Unicorn Press, London. — Henry Harland : *Comedies and Errors*, 344 pages crown 8°, 6 s., John Lane, London. — Robert Hichens : *The Londoners, an absurdity*, 338 pages, crown 8°, 6 s., Wm Heinemann, London. — Edwin Pugh : *King, Circumstance*, 303 pages, crown 8°, 6 s., Wm Heinemann, London. — I. Zangwill : *Dreamers of the Ghetto*, 480 pages, crown 8°, 6 s. Wm Heinemann, London.

REVUES. — *Cosmopolis*. — *Contemporary Review*. — *Fortnightly Review*. — *Temple Bar*. — *Edinburgh Review*. — *Gentleman's Magazine*. — *Cornhill Magazine*. — *Century Magazine*. — *Macmillan's Magazine*. — *Longman's Magazine*. — *Blackwood's Magazine*. — *University Magazine*. — *Review of Reviews*. — *The Saturday Review*. — *Literature*. — *The Outlook*. — *The Bookman*. — *Musical Courier*. — *Chap-Book*.

M. George Gissing, qui, comme romancier, a acquis une place fort honorable parmi les écrivains de son pays, vient de publier une excellente étude critique sur **Charles Dickens**. Il est de mode actuellement de dénigrer, sinon de nier absolument les œuvres de Dickens, et encore que cette attitude hostile soit systématique et générale chez les écrivains et gens de lettres d'aujourd'hui, elle n'a guère diminué la popularité de Dickens auprès du grand public. Le même fait d'ailleurs se retrouve pour Walter Scott. Néanmoins M. Gissing a courageusement entrepris d'étudier Dickens et s'il ne le réhabilite pas, du moins lui rend-il stricte justice. On a l'impression que M. Gissing a une complète